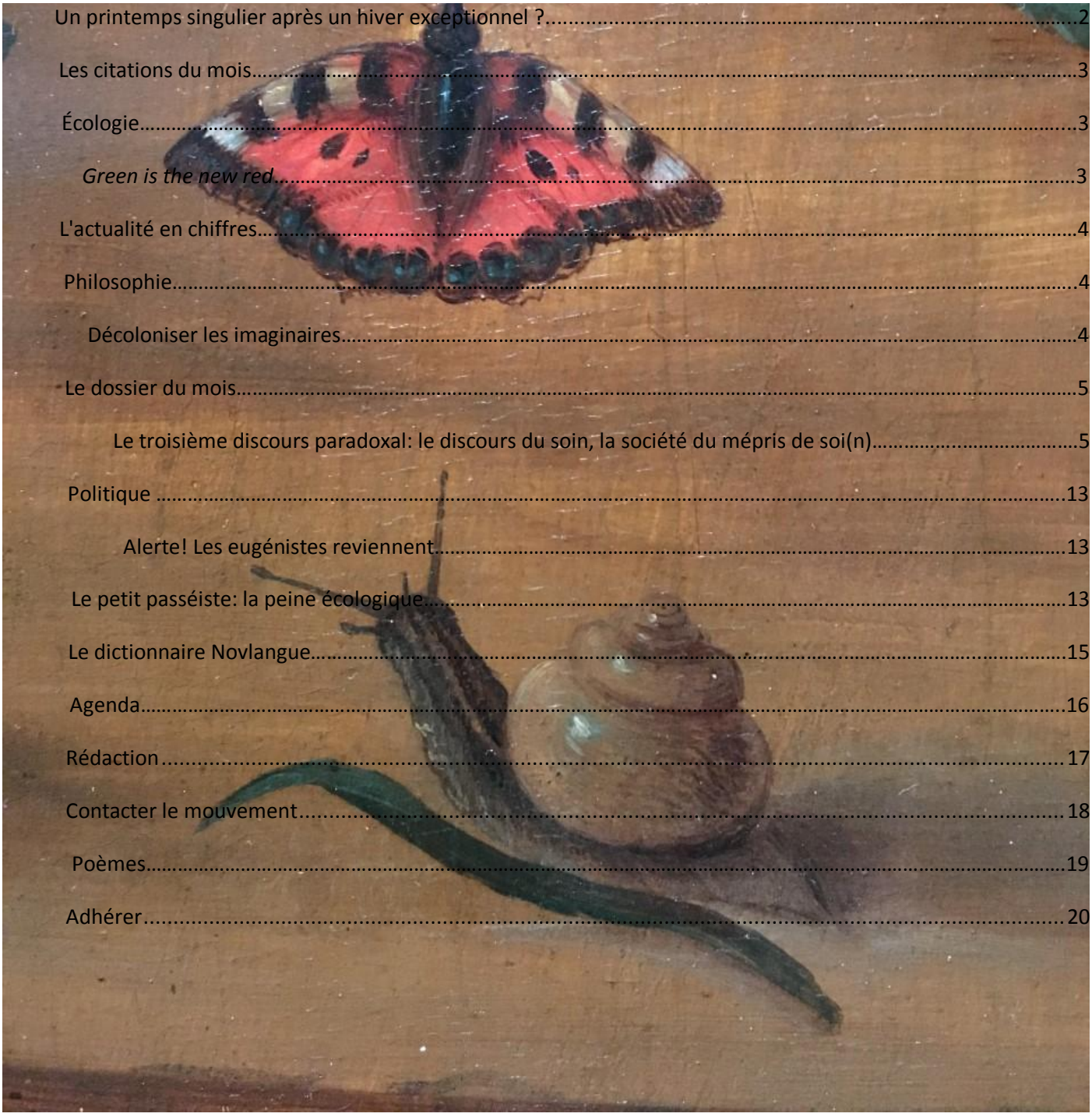
L'Escargot déchaîné

Journal du Mouvement politique des objecteurs de croissance

N° 39 - Avril 2019

Prix libre



Un printemps singulier après un hiver exceptionnel ?....2

Les citations du mois....3

Écologie....3

Green is the new red....3

L'actualité en chiffres....4

Philosophie....4

Décoloniser les imaginaires....4

Le dossier du mois....5

Le troisième discours paradoxal: le discours du soin, la société du mépris de soi(n)....5

Politique....13

Alerte! Les eugénistes reviennent....13

Le petit passéiste: la peine écologique....13

Le dictionnaire Novlangue....15

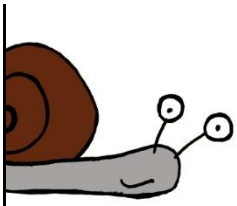
Agenda....16

Rédaction....17

Contacter le mouvement....18

Poèmes....19

Adhérer....20



Édito

Un printemps singulier après un hiver exceptionnel ?

Pour le printemps, l'avenir nous le dira. Mais en ce qui concerne l'hiver, c'est sûr, il a été plus qu'exceptionnel. Avec une météo aux détours étranges, bien sûr, mais aussi avec le jaillissement public d'une série de mouvements sociaux que personne ne prévoyait tant la litanie « *There is no alternative* » semblait suspendre la capacité de penser du plus grand nombre, y compris parmi nos représentants politiques.

Que seront le printemps et son cortège électoral ? Permettront-ils d'inverser cette tendance persistante à éviter par tous les moyens les débats qui dérangent une vision passéiste de l'économie et du pouvoir ? Celle qui pousse à toujours ajouter quelque chose aux choses – jusqu'à la drogue et la prostitution[1] – pour sortir un PIB gagnant ? Allons-nous continuer à additionner les pommes et les poires, les infrastructures et les infrastructures, le transhumanisme et l'humanisme, comme le MR semble déjà l'envisager sérieusement[2]?

Le débat de fond sur la société vers laquelle se diriger démarre, du moins ici et là. Mais le plus souvent avec la même précipitation et la même recette simpliste. Celle qui tentera, une fois de plus avec deux ou trois ingrédients marchandisables et électoralement porteurs, à nous faire croire au miracle. Soyez tranquilles, braves gens, on vous a entendus. On a la réponse, on sait quoi faire. Vous ne perdrez rien. Votre pouvoir d'achat va même être renforcé. La technologie et son cortège de bienfaits va vous sauver. Il n'y a rien à changer, sauf, peut-être et encore – ce n'est même pas sûr, rassurez-vous – vos comportements personnels.

Ne nous laissons pas piéger par ces balivernes et gardons en vue nos propres indicateurs :

- Va-t-on enfin mettre fin à la publicité dans l'espace public ?

- Plutôt que de réduire la TVA sur l'énergie de 21% à 6% pour tous et toutes quel qu'en soit l'usage, va-t-on mettre en place des tarifs progressifs avec gratuité des premières tranches nécessaires à une vie digne ?

- Va-t-on enfin reconnaître le travail des transitionneurs au lieu de les poursuivre pour qu'ils s'inscrivent dans un travail toujours plus dévastateur ?

- Va-t-on se diriger vers la fin de l'extractivisme, responsable de la moitié des émissions de carbone et de la perte de plus de 80% de la biodiversité[3] ?

- Va-t-on enfin inscrire notre agriculture dans les cycles de la vie plutôt que de la booster à coup de produits de synthèse qui se retrouvent dans nos aliments et notre eau potable ?

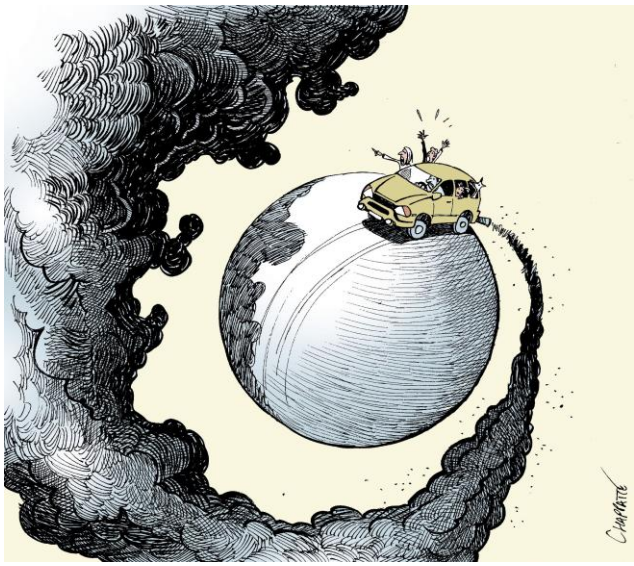
- Va-t-on enfin arrêter de financer les aéroports et la venue de grands groupes transcontinentaux ?

En d'autres termes, osera-t-on quitter le productivisme, le consumérisme et l'individualisme pour se diriger vers la sobriété, la frugalité et la convivialité ?

Notre société doit changer de cap et prendre la voie de la résilience. Tout le monde a l'air de s'entendre là-dessus. Et pourtant, il n'est pas du tout certain que les quelques suggestions indiquées ci-dessus rencontreront le moindre succès en mai.

On parie ?

Michèle Gilkinet



[1] « *Les activités illégales comme la drogue, la prostitution et les trafics sont désormais reprises dans le Produit intérieur Brut. Cela a provoqué une hausse de 0,37 % du PIB.* » *https://www.levif.be/actualite/belgique/la-drogue-et-la-prostitution-rapportent-1-2-milliard-par-an/article-normal-314731.html*

[2] les visées transhumanistes du MR sont reprises dans un document intitulé *Vers un transhumanisme libéral ?* et publié par le centre Jean Gol, le très connu centre d'études du MR.

[3] *https://www.euractiv.fr/section/energie/news/resource-extraction-responsible-for-half-worlds-carbon-emissions/*

Les citations du mois

« Il ne faut pas un grand effort mental pour demander une distribution différente de l'argent ou davantage d'emplois. Il est infiniment plus difficile de se critiquer soi-même en tant que sujet qui travaille et qui gagne de l'argent »

Anselm Jappe (philosophe allemand)

« "Développement durable", "croissance négative", "marché civilisationnel", "financiarisation durable", "flexisécurité", "moralisation du capitalisme", "offre d'emploi raisonnable", "vidéo-projection", "décélération de la croissance", "mal propre", etc. La montée des oxymores constitue un des faits marquants et révélateurs de la société contemporaine, particulièrement française. Le propre de l'oxymore est de rapprocher, d'associer, d'hybrider et/ou de faire fusionner deux réalités contradictoires, d'où la diversité des formes qu'il peut revêtir et des fonctions qu'il peut assumer »

Bertrand Méheust (sociologue français)

« Dans une société capitaliste, un train en cache souvent un autre, et ce que nous sommes ordinairement invités à célébrer comme un "progrès" comporte généralement une face d'ombre au moins tout aussi importante »

Jean-Claude Michéa (philosophe français)

« On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter »

Emmanuel Kant (philosophe allemand)

« La grande machinerie de l'information en continu s'alimente aux faits divers, à l'émotion, elle joue sur les images, les formules chocs, les commentaires, les débats à n'en plus finir dans un processus de zapping *permanent qui entraîne l'individu dans un tourbillon sans fond. Ces "essoreuses à idées" n'ont plus grand chose à voir avec la "presse d'opinion" dont parlait Tocqueville. Elles en paraissent même l'exact opposé »*

Jean-Pierre Le Goff (sociologue français)

Écologie

Green is the new red

Ceux qui suivent un peu l'actualité politique belge auront deviné que le titre ci-dessus est inspiré d'un récent slogan du PTB : « *Red is the new green* ». Il apparaît ces derniers temps une confluence évidente des idées nouvelles de l'écologie politique (une quarantaine d'années) et des priorités sociales, plus anciennes, du mouvement ouvrier. Un parti comme le PTB, qui se nomme « des travailleurs », traduit donc à sa manière sa volonté de récupérer les idées de l'écologie politique. Bien sûr, ici, c'est surtout dans une volonté de concurrence politicienne entre les rouges et les verts que le slogan du PTB est inscrit sur les dépliants distribués dans les marches climatiques…

Toutefois, l'inversion de l'ordre de la phrase que je propose n'est pas une réponse du berger à la bergère mais correspond en fait à une réalité plus signifiante. En effet, si l'on adopte un schéma de pensée marxiste orthodoxe, le combat central est celui de convaincre une majorité de citoyens que leurs malheurs collectifs proviennent d'un système politique dominant qui se nomme le capitalisme. Or, aujourd'hui, dans nos contrées plutôt favorisées sur le plan social, les dégâts causés par le capitalisme, subis et ressentis par nos contemporains, sont souvent d'ordre environnemental. De plus, les dégâts environnementaux touchant presqu'autant les privilégiés que les démunis, les médias dominants, aux mains des puissants, sont plus disposés à révéler la croissance des problèmes écologiques que la croissance des problèmes sociaux.

Au mpOC, nous sommes convaincus que les deux problématiques, la sociale et l'environnementale qui menacent l'avenir de l'humanité ont une seule et même cause : la logique d'accumulation sans limites de profits immenses pour quelques-uns. Mais aujourd'hui, il paraît plus efficace de révéler la source du mal en partant des questions dites écologiques.

Certains, peu au fait de la difficulté qu'il y a à vaincre les pesanteurs des convictions solidement ancrées de ceux qui ne sont pas des passionnés de politique, rêvent de brûler les étapes et de convaincre les citoyens ordinaires qu'il faut urgemment abattre le capitalisme, source de tous les maux. Si le constat est peu contestable, la lecture des philosophes marxisants n'étant pas le passe-temps favori de nos contemporains, il faudra un peu plus de patience, de subtilité et d'autres méthodes pour faire basculer les esprits assoupis. C'est donc en s'appuyant sur la prise de conscience de l'évidence des bouleversements écologiques qui croît dans l'opinion publique que l'on pourra y arriver. Mais, là aussi, il faudra pas mal de pédagogie pour remonter des symptômes jusqu'à la cause économique première.

Certains chapitres du livre des Servigne, Stevens et Chapelle, *Une autre fin du monde est possible*, ouvrent des pistes prometteuses. Mais l'étude de la psychologie sociale n'étant pas le fort de certains militants de la gauche pressée, c'est donc à partir de la montée de la vague verte de l'écologie que l'on devra aller chercher les recettes des méthodes convictionnelles les plus efficaces. Et c'est pourquoi *green is the new red*.

Alain Adriaens

PS : Henri Goldman vient de publier sur son site de candidat rouge-vert un article parallèle au titre identique : *http://www.henrigoldman.sitew.be/Green_is_the_new_red.D.htm#Green_is_the_new_red.D*

L'actualité en chiffres

1 : BNP Paribas se lance dans le sauvetage de la planète. La banque va en effet financer une licence universitaire pluridisciplinaire sur le développement durable.

4 : Comme le nombre de « chanteurs » composant le premier boys-band hologramme. Créés au Japon en 2016 par les jeux vidéo Yuke's, les ARP emplissent les salles : ils donnent des concerts live, sans *playback* durant lesquels ils sont capables d'improviser, d'échanger avec le public, presque comme des artistes de chair et d'os.

6 : L'accord de JC Decaux, qui gère le système de vélos partagés en région bruxelloise, repose sur un principe: JC Decaux transforme un tiers de sa flotte en vélos électriques, contre la transformation d'un tiers de ses panneaux publicitaires traditionnels en panneaux numériques. Mais six communes bruxelloises ont rendu un avis négatif pour l'installation de ces panneaux.

243: Le personnel du Henn na Hotel au Japon est en grande partie composé de robots. Mais les nombreuses pannes, les problèmes de maintenance, sans compter les plaintes récurrentes des clients courroucés ont poussé la direction de cet établissement à la pointe de la technologie à se séparer de la moitié de ses 243 robots.

Philosophie

Décoloniser les imaginaires

L'homme est un être de récit. Nous avons grandi avec des récits comportant toute une série de mythes, et nous les avons déjà dénoncés comme étant désormais nocifs : mythe du progrès, mythe de l'économie comme science exacte, mythe de l'homme comme dominant la nature, mythe encore du *self made man* ou du « *salut par la consommation* ». Ces mythes s'essoufflent d'ailleurs et on est passés du bonheur par la croissance à la croissance – faute de mieux –, signe que les récits aussi s'épuisent. On devine derrière une classe dominante aux abois prête à laisser mourir des gens pour partir avec la caisse.

Ce qui est intéressant, c'est la création de nouveaux récits. On parle souvent des niveaux d'engagement individuel (on veut bien éteindre la lumière mais quand chaque panneau rétro éclairé dépense comme trois ménages, faudrait pas se foutre de notre gueule), collectif (on veut bien faire des GAC et des séances de préparation de produits lessives, mais quand Delhaize distribue des legos emballés dans des barquettes plastiques…) et politique (mais quand bien même on ferait quelque chose en Belgique, à quoi bon vu l'état du monde ?). La réponse est d'aller chercher du côté des récits mobilisateurs. On parle parfois de construction théorique, mais c'est bien plus que ça. C'est une réinvention de nouveaux mythes, de nouveaux récits sociaux, dans lesquels les gens pourront s'inscrire.

Il ne faut pas se leurrer: quand on parle de révolution, quand on observe au niveau historique, les révolutions n'ont jamais changé le fin fond de l'histoire et n'ont fait que remplacer des dominations par d'autres. Là où par contre des choses marchent et se créent, c'est quand les récits sociaux deviennent inopérants. Les *commons* par exemple ont eu une fin, mais ils ont aussi eu un début : la chute de l'empire romain et la déliquescence d'un État centralisé. D'autres formes sociales sont très intéressantes : les guildes, ou même la vie communautaire dans les béguinages de femmes. C'est toujours intéressant de se tourner vers le passé, sachant que beaucoup de réponses s'y trouvent déjà.

Le concept développé dans cet article n'est pas irrationnel. Il dit que nous devons tenir compte de nos aspirations humaines de base pour retrouver notre place. Les jeunes nous montrent qu'ils sont prêts à créer de nouveaux récits, de nouvelles manières de vivre et que le futur qu'on leur propose, ils n'en veulent pas. Je crois d'ailleurs que, même si la planète n'avait pas de limites, ils n'en voudraient pas.

Marie-Eve Tries

Le dossier du mois

Le troisième discours paradoxal : le discours du soin, la société du mépris de soi(n)

Nous avions brièvement discuté, dans une note en bas de page rédigée lors d'un précédent article[4], de René Descartes et de sa manière d'appréhender la raison. Nous y soulignions le fait que ce philosophe semblait réduire la connaissance des corps à un outil qui permettrait à l'homme de se rendre « *comme maître et possesseur de la nature* », tout en jetant un voile assez flou sur la nature des corps dont il était question. S'agissait-il, dans le fantasme cartésien, de se rendre possesseur des forces naturelles environnantes, tout autant que maître absolu du corps des hommes ? Si on veut bien nous permettre d'insister sur le fait que nous évoquons ici un fantasme, il semble que nous pouvons répondre par l'affirmative à cette question. Nous invitons le lecteur à voir dans cette hypothèse un fil d'Ariane à même de l'orienter au sein de cet article.

Depuis la Renaissance, notre culture s'appuie toujours davantage sur des récits tels que le progrès, la liberté et le bonheur afin de donner un sens à l'existence humaine. Elle déploie depuis lors, par l'exercice de la raison des hommes, un ensemble de méthodes recouvert sous le nom de « *technique* » dans le but d'acter les vœux de Descartes : caresser la félicité grâce à une maîtrise absolue. Nous ne nions pas, bien entendu, les aspects positifs de certaines avancées techniques réalisées. Mais force est de constater que l'homme ne se sent pas heureux pour autant. Bien que nous vivions dans la société de la jouissance, les malaises psychiques fourmillent de toutes parts. Et si les chances de survie suite au diagnostic d'un cancer n'ont cessé d'augmenter ces dernières années, le nombre de personnes atteintes de ce mal a presque doublé depuis 1980[5]. Nos sociétés seraient donc bien obligées, si elles ne faisaient pas preuve d'une inquiétante cécité, de constater leur impuissance à atteindre le Nirvana. Or c'est tout le contraire qui se produit par l'intermédiaire d'une transmutation du capitalisme qui s'oriente vers l'exploitation d'un nouveau marché touchant jusqu'au plus intime de l'homme, à savoir son bien-être.

L'individu contemporain ne se nourrit que très peu des angoissants vertiges de la pensée métaphysique. Il se prête plus volontairement à la logique sécurisante de la raison procédurale[6]. C'est ainsi que l'air du temps, répandant les effluves de la rationalisation[7] tous azimuts, désenivre les cerveaux et les cœurs des hommes de cette substance qui les avait tant charmés autrefois. Place est laissée à la méthode gestionnaire : dorénavant, l'individu devra gérer sa vie comme il gèrerait un stock (de capacités morales et humaines, de facultés cognitives et intellectuelles). Symptômes de notre époque, les psychothérapies objectivistes, telles que les thérapies cognitivo-comportementales ou la programmation neurolinguistique[8], ayant un penchant assumé pour la régence[9] des territoires abandonnés de l'âme, trouvent dans les Universités les lieux d'éducation nécessaires au formatage de la nouvelle vague de thérapeutes prête à se substituer à la psychanalyse[10]. Un autre signe de la montée en puissance des régisseurs dont nos sociétés sont friandes s'observe au sein des entreprises : on n'y parle plus du service du personnel, mais de gestion des ressources humaines (GRH). La raison qui calcule semble grignoter chaque jour un peu plus le peu de terrain praticable qu'il reste à la pensée qui médite. Une nouvelle subjectivité se déploie.

Corps et âme

Pour tenter de comprendre comment nous en sommes arrivés là, il semble opportun de réfléchir aux notions d'âme et de corps qui n'ont pas fini d'animer de vifs débats au sein de la collectivité humaine. Nous allons pour cela re-convoquer René Descartes afin d'en apprendre un

---

[4] Pensée en décroissance que le lecteur pourra retrouver ici : *http://www.objecteursdecroissance.be/IMG/pdf/escargot_no38_-_1_colonne.pdf*

[5] Ces chiffres ne sont pas seulement explicables en termes d'explosion démographique : *https://www.sudouest.fr/2016/10/26/cancer-le-nombre-de-malades-a-explose-en-france-2547976-4696.php*

[6] Nous entendons par procédure une marche à suivre strictement afin d'obtenir un résultat précis.

[7] Nous entendons par rationalisation la tendance à rendre une chose conforme à la raison. C'est une méthode qui cherche à réorganiser des processus afin d'en améliorer l'efficacité. Son approche se base sur la science.

[8] Pour une vue d'ensemble du programme de la PNL, voir ici : *http://pnl.fr/pnl/definition* . Mentionnons qu'il ne s'agit pas de critiquer ici superficiellement ces techniques qui apportent, nous en sommes convaincus, beaucoup de réconfort aux individus qui s'y orientent, mais de signifier que ces méthodes véhiculent une idée générale de l'être humain que nous ne partageons pas.

[9] La régence est le gouvernement d'une monarchie par un régent, c'est-à-dire par une personne qui assume la responsabilité du pouvoir politique pendant l'absence du souverain.

[10] Nous assistons, notamment en Belgique, à un véritable bouleversement des pratiques psychothérapeutiques entamées par la Ministre de la santé Maggie de Block qui favorise *l'evidence base medecine* (EBM). Voir à ce titre les nombreux articles répertoriés sur le Guide social, dont celui-ci : *https://pro.guidesocial.be/articles/actualites/l-evidence-based-medicine-est-le-fer-de-lance-de-la-politique-de-de-block-en-sante-mentale.html*

peu plus sur sa perception des deux concepts précités, ce qui s'avérera fort utile pour la suite de notre récit.

Le philosophe le plus connu de la Renaissance discernait en l'homme l'existence d'une âme entendue comme *substance*[11] pensante, immatérielle, reliée au corps matériel par l'intermédiaire de la glande pinéale[12]. Descartes pensait que l'âme impalpable communiquait avec le corps physique au moyen des « *esprits animaux* » (ces derniers représentaient, dans la pensée théologique et philosophique d'autrefois, les éléments matériels des passions, que l'on nomme aujourd'hui influx nerveux). Ces esprits permettaient d'établir, selon le système cartésien, une liaison entre le corps et l'âme. Le but de la démarche réflexive de Descartes à ce sujet était de tenter de comprendre comment une entité immatérielle comme l'âme pouvait communiquer avec une donnée directement saisissable telle que le corps – et inversement. Ce questionnement a, de tout temps, occupé la pensée philosophique. On peut en effet percevoir dans l'âme et le corps deux types de langages *a priori* opposés de par leurs propriétés distinctes. Selon Descartes, ces deux langages sont issus de deux *substances* fondamentalement différentes.

Notre philosophe discernait en l'homme une entité démiurge et donc potentiellement toute puissante par sa capacité de maîtrise de l'environnement, tout en considérant le corps comme une entité naturelle, reliée aux aléas de la réalité biologique, ce qui renvoie l'être charnel à sa délicate et précaire condition.

Si le corps est fragile – mais que la raison l'est moins –, il serait dans l'intérêt de l'humain d'employer cette dernière afin de corriger les perturbations du premier. C'est ce que la médecine se permet, fort heureusement, de réaliser en prenant le corps des hommes comme objets extérieurs de soins.

Le corps était appréhendé par Descartes comme une machine[13], ce qui lui procure une accointance particulière avec la médecine occidentale quand celle-ci aborde son principal objet de soin comme un assemblage d'éléments à remettre en ordre quand désordre il y a. Toute analyse sérieuse du corps ne peut cependant pas faire l'économie d'autres dimensions qu'il conviendrait donc de prendre en considération. En effet, outre celle de *corps-machine* (*corps-fonctionnel*) inspirée par Descartes, nous avons repéré trois autres dimensions du corporel : le *corps-image* (*corps-narcissique*), le *corps- étayage* (*corps-pensée*) et le *corps-limite*. La première de ces dimensions évoque l'aspect esthétique que véhicule le corps au travers du miroir que constitue le regard de l'autre. Elle est intimement liée au narcissisme et à l'édification du Moi. La deuxième nous rappelle que la pensée s'étaye sur le corporel : le corps du jeune enfant, premier réceptacle de stimulations externes et internes difficilement assimilables pour le psychisme à ce moment précoce de l'existence, constitue le socle sur lequel la pensée prendra appui pour se déployer progressivement. La troisième dimension nous invite à concevoir le corps comme une limite entre le monde interne du sujet et le monde externe. Elle pose une démarcation entre le Moi, l'autre et l'environnement.

Un nouveau lieu d'investissement du capitalisme (le soin) et quatre dimensions du corps (fonctionnel, image, étayage et limite) se dégagent de notre début d'analyse. Le lecteur pourrait néanmoins, à cet endroit de la lecture, s'interroger à juste titre : quel rapport tout ceci entretient-il avec le discours paradoxal ? Et qu'en est-il au juste de la critique de la société de croissance ? Qu'il veuille bien nous offrir encore un peu de son inestimable patience, nous allons bientôt rentrer dans le vif du sujet (même si, à vrai dire, nous nous y sommes déjà quelque peu immiscés).

[11] On entend en philosophie par le mot *substance* ce qui n'a besoin que de soi-même pour exister.

[12] Petite glande située dans le cerveau et qui sécrète une hormone, la mélatonine, jouant un rôle dans la régulation des rythmes biologiques.

[13] « *Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès, pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible : en sorte que, non seulement il lui donne au dehors la couleur et la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche, qu'elle mange, qu'elle respire, et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imaginées procéder de la matière, et ne dépendre que de la disposition des organes* ».

Le corps, le soin et la santé dans le capitalisme postmoderne

Parmi les quatre corps précités[14], nous faisons l'hypothèse qu'il existe, au sein du processus capitaliste, deux types de corps particulièrement mis en avant au détriment des deux autres : le *corps-image* et le *corps-fonctionnel*. Si ces derniers sont placés dans une position privilégiée, cela serait, selon notre postulat, parce qu'ils sont particulièrement exploitables par les procès capitaliste et croissanciste. Le *corps-limite* et le *corps-pensée* quant à eux le seraient moins : ils représentent des formes radicalement opposées au procès d'expansion infinie.

Ceci étant dit, nous invitons maintenant le lecteur à se concentrer sur la notion de *corps-image*.

Les lignes qui vont suivre ne pourraient dépeindre un portrait suffisamment éclairé de la condition du petit enfant. Nous ne le savons que trop bien et là ne se situe d'ailleurs pas notre prétention. Nous demandons par-conséquent l'indulgence du lecteur quant à notre tentative de prononcer l'indicible, et espérons par la même occasion un effort d'imagination de sa part.

Dès sa naissance, le jeune humain, arraché à l'harmonie vécue dans le ventre maternel, devient le réceptacle de sensations désagréables et inassimilables pour son très jeune psychisme. Si nous ne pouvons décemment pas énoncer dans quelle mesure cet état premier du nourrisson est source de souffrance, nous pouvons néanmoins imaginer l'existence d'un intense bouillonnement interne dont le trop-plein de sensations, non symbolisables, signerait l'avenue d'une angoisse sans nom. Il faut souligner que nous sommes ici à un moment de l'être où le psychisme ne peut encore traduire ce que le corps prend.

Pendant cette étape initiale du processus d'individuation, l'enfant se défend de l'intolérable en hallucinant qu'il incarne une seule et même unité avec son environnement. Il créé, de cette manière, l'illusion d'un tout harmonieux qui est en réalité désormais manquant. C'est ainsi que tout ébranlement – venant tout aussi bien de l'extérieur (absence de l'*Objet*[15] d'amour à un moment où celui-ci est particulièrement requis, ou la survenue d'un bruit fort et soudain), que de l'intérieur (tiraillements dans l'abdomen qui se manifesteront par la sensation de faim) – de cette unité reconstituée peut avoir pour effet de rompre l'équilibre. Pour frustrantes qu'elles soient, ces secousses ouvriront néanmoins des brèches sur lesquelles la psyché s'appuiera afin de s'élever. Peu à peu et avec l'aide de ses premiers *Objets* de soin, l'individu naissant pourra digérer les désagréables perturbations ; du vacarme initial émerge la pensée.

Plus tard, le petit homme consolidera une représentation de lui-même par l'intermédiaire du reflet du miroir[16], c'est-à-dire par le regard et la voix que ses premiers Objets d'amour poseront sur lui. Ce processus transite par l'*image*[17]. Très tôt dans la vie, quelque chose de l'ordre du simulacre nous imprègne donc de son illusion. D'où la difficulté monstrueuse à répondre avec sérieux à cette question : *qui suis-je ?* Et d'où la profonde haine que se témoignent bien souvent les hommes entre eux. L'*image*, en effet, n'est jamais l'*Objet* en tant que tel, c'est-à-dire qu'elle ne correspond jamais à ce que l'être désire. Il s'agit d'une représentation par réflexion sur un support (la télévision, la rétine, le cerveau ou l'imaginaire) des traits de l'*Objet*. Et pourtant, quand je regarde un autre être que moi, et que se forme en moi une *image* de lui, je perçois par ailleurs – sauf à être profondément ancré dans le narcissisme, nous y reviendrons plus loin – que cet être existe au-delà de l'*image* qui se dessine en moi. Il en va de même lorsque nous observons notre propre reflet dans le miroir de notre salle de bain. Ce que nous désirons signifier quant à l'apport de l'*image* dans la construction de l'individu singulier est capital : si c'est bien une *image* de lui-même qui est renvoyée à l'enfant lors de ce processus d'intériorisation et non l'enfant en tant que tel, c'est l'enfant en tant que tel qui digérera à sa façon propre – c'est-à-dire avec son bagage génétique mais aussi à l'aide de son Moi initial[18] – l'*image* qui lui a été reflétée. Ce qui nous fait dire que l'individu en cours d'édification n'est pas complètement aliéné à l'*image*, du moins si le proces-

[14] Nous avions, en réalité, l'idée de mentionner l'existence d'un cinquième corps (le *corps-plaisir*). Après réflexion, celui-ci ne nous apparaît néanmoins pas comme un corps au même titre que les autres, mais plutôt comme une dimension englobant (sans les étouffer pour autant) tous les autres corps. En effet, aussi bien le *corps-image* (plaisir d'être vu), que le *corps-fonctionnel* (plaisir dans la motricité et l'utilité), que le *corps-étayage* (le plaisir à se sentir un individu unique et pensant) ou le *corps-limite* (sans délimitation entre les corps, impossible de jouir des corps, que cela soit dans l'acte sexuel ou le simple fait de manger) sont impliqués dans les sensations du plaisir.

[15] Il est important de mentionner que nous employons le mot *objet* dans ce texte sous deux formes différentes : 1) l'*objet* en tant que chose, conséquence du processus de réification, base de notre critique du capitalisme et 2) l'*Objet* dans le sens psychanalytique, c'est-à-dire ce vers quoi s'oriente le désir d'un sujet. Pour éviter la confusion entre les termes, nous écrirons le premier avec un o et le second avec un O.

[16] Ce que le psychanalyste Jacques Lacan a nommé *Stade du miroir*. Rappelons que le mot *psyché* renvoie aussi, dans sa définition, à un grand miroir.

[17] L'*image* telle que nous la définissons renvoie à la représentation d'une chose et non à la chose en question. On pourrait la métaphoriser par les ombres de la Caverne de Platon.

[18] D'où provient ce Moi initial ? Nous devons admettre que nous n'en savons rien.

sus d'individuation se déroule d'une manière souhaitable (ce qui, avouons-le, semble être de moins en moins évident à l'heure actuelle).

Le *corps-image* est donc un partenaire de l'édification du sujet humain. Son existence (et celle du narcissisme) n'est par conséquent pas problématique en soi. Ce qui l'est par contre, c'est quand l'*image* aspire à devenir plus que ce qu'elle n'est, c'est-à-dire lorsqu'elle ambitionne de se confondre totalement et pour un temps illimité avec le sujet. C'est peut-être d'ailleurs parce que Narcisse ne comprend pas à sa juste mesure que le reflet qui se dessine sur l'eau n'est que l'*image* de lui-même, et non lui-même en tant que tel, qu'il finit par se confondre avec sa propre *image* en se noyant dedans.

Si nous employons autant d'énergie pour discuter de ce thème, c'est parce que nous pensons que nous vivons dans une société qui favorise exagérément le *corps-image* au détriment du *corps-limite* que nous avons mentionné tout à l'heure[19]. Ceci n'est pas anodin dans la mesure où c'est justement le *corps-limite* qui délimite l'intériorité de l'homme de son environnement externe (c'est-à-dire des *images* qui se dressent devant lui). Trivialement parlant, la limite est, en outre, ce qui vient faire clôture de l'illimitation et du sentiment de toute-puissance.

Certains auteurs, tels que le sociologue américain Christopher Lasch[20], parlent du *sujet narcissique*[21] pour qualifier l'individu contemporain. Dans l'esprit d'un tel sujet, le monde et les autres constitueraient autant d'*objets* à manipuler et à maîtriser dans le but de réaliser ses désirs (quand ces mêmes *objets* ne sont tout simplement pas perçus comme des entraves à la réalisation des envies personnelles). Le corps propre peut tout aussi bien faire partie de ces *objets* devenus trop encombrants quand il ne colle pas à l'*image* que l'individu se fait de lui. En effet, les sensations que le corps engendre replongent de temps à autres l'âme dans les éprouvés de la petite enfance, ce qui peut avoir tendance à l'ulcérer. Le corps convulsant, subissant les effets du temps qui passe, nous rappelle sans cesse que nous ne sommes pas maîtres dans notre propre maison et qu'il serait, par conséquent, très ardu de l'être ailleurs. Mais au lieu de faire preuve d'humilité face à cette réalité, l'homme postmoderne s'est mis dans la tête qu'il serait possible et souhaitable de changer drastiquement cette donnée pourtant élémentaire, d'où la fâcheuse tendance qu'il adopte à vouloir se modeler étroitement à l'*image* qu'il se fait de lui (et inversement, à modeler autrui et l'environnement conformément à l'*image* qu'il s'en fait).

L'apologie du soin et du bien-être dont nos sociétés font preuve s'obstine tant et plus à vouloir faire son entrée dans notre texte. Mais que le lecteur veuille bien patienter encore quelque temps avant de nous voir nous référer explicitement à ces notions. Contentons-nous pour le moment d'exprimer ceci : si l'*image* peut être modulable et transformable au gré des fantasmes, c'est-à-dire à l'infini, le corps et le psychisme de l'individu ne peuvent l'être à ce point, sauf à se prendre eux-mêmes pour des *images*.

Maintenant que nous croyons avoir dressé quelques contours essentiels du *corps-image*, nous pouvons nous atteler à la description du *corps-fonctionnel*. Notre hypothèse est celle-ci : alors que le *corps-image* supplante globalement, dans nos sociétés de mise en spectacle, le *corps-limite*, le *corps-fonctionnel* quant à lui (c'est-à-dire le *corps-machine*), tel qu'il se présente dans nos modes de production et de consommation, triomphe sur le *corps-étayage*, et par conséquent sur la pensée.

Le philosophe Anselm Jappe nous rappelle que quand le corps ne se montre pas assez productif dans une société où l'idée de marchandise règne, il apparaît dans les imaginaires des hommes comme un ennemi à détruire, ou du moins comme un adversaire à vaincre. On peut constater ici un point commun entre la médecine contemporaine et les usines tayloristes. Partout le capitalisme s'acharne à réduire les corps et les esprits des hommes en *objets* aptes à remplir une fonction capitale : produire une marchandise qui pourra être consommée. Mais le *corps-fonctionnel* n'est pas seulement convié à produire des biens et des services qui sont utiles à la société (ce que Karl Marx nommait *valeur d'usage*). Il doit surtout s'employer à créer une valeur échangeable sur les marchés, peu importe son utilité réelle (ce que le même philosophe appelait *valeur d'échange*). D'où l'idée que le capitalisme participe à la découpe du corps en plusieurs parties dont l'une ou l'autre pourront servir à la production. Ces morceaux de corps, ou le *corps-machine*, quand il est lui-même coupé du *corps-étayage*, constituent autant de fétiches aux propriétés magiques : l'accès au progrès, à la maîtrise et à la jouissance. Rappelons encore une fois que si le capitalisme d'autrefois exerçait une pression hiérarchique palpable sur les salariés afin que ceux-ci adoptent la place assignée dans l'entreprise ou l'usine, le capitalisme contemporain tend quant à lui, par-

[19] Notre société voue en effet un culte à l'*image* : selfie, réseaux sociaux, prolifération des centres de fitness, téléréalité, youtubeurs, vénération des stars sont autant de signes de la dévotion de l'individu contemporain à l'*image*. Celle-ci prolifère notamment au moyen des outils technologiques. De part ce fait, il nous est difficile de considérer que la technique soit neutre, d'autant plus qu'elle a été créée par l'humain, et que l'humain ne peut être considéré comme neutre, sauf à être considéré comme rien.

[20] Voir le livre *Le culte du narcissisme*.

[21] Nous pensons, à l'instar du philosophe Dany Robert-Dufour, que le *sujet narcissique* dont il est question est en réalité dépourvu d'un véritable amour de lui-même. Il comblerait cette défaillance par un amour de surface, c'est-à-dire par un amour exclusif de l'*image* qu'il se fait de lui.

ticulièrement en Occident, à convaincre les salariés d'adopter eux-mêmes une attitude d'optimisation corporelle et psychique. On attend des employés qu'ils adhèrent – ce mot n'est pas anodin – à l'entreprise dans son ensemble (le tout sous couvert, comble de la duplicité, d'un projet d'autonomie qui n'est rien d'autre en réalité qu'un procès d'optimisation de soi et donc d'aliénation).

Nous voilà enfin à même d'aborder plus spécifiquement les notions de santé, de soins et de bien-être, telles qu'elles sont entendues dans nos sociétés productivistes et consuméristes.

L'Organisation mondiale pour la santé (OMS) définit la santé comme « *un état de complet bien-être physique, mental et social, qui ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* » et représente « *l'un des droits fondamentaux de tout être humain, quelles que soient sa race, sa religion, ses opinions politiques, sa condition économique ou sociale* ». Le décor est planté.

Le psychanalyste Roland Gori et la chercheuse en psychopathologie Marie-José Del Volgo nous apprennent, dans leur ouvrage *La santé totalitaire : Essai sur la médicalisation de l'existence*, que là où la médecine d'antan se bornait à rétablir l'équilibre d'un corps défectueux, la médecine contemporaine est devenue quant à elle un moyen pour parvenir à la béatitude, tâche qui est pourtant particulièrement dévolue à la religion (et aux drogues). Si on part du principe, comme nous invite à le faire l'OMS, que la santé ne peut être atteinte que par un état de complet bien-être et que cet état doit être accessible à tous, il n'est pas illogique de concevoir, non seulement les maladies et les troubles psychiques[22], mais aussi les conditions innées de la vie comme le vieillissement ou la mort elle-même, comme d'abominables entraves à la réalisation plénière de l'humain. Aucune raison ne pourrait dès lors sensément s'opposer à l'éradication, par l'intermédiaire des techniques appropriées, des désagréables fluctuations de l'âme et du corps. La suite logique de cette affaire est limpide : la santé est réduite en un bien comme un autre. Elle devient une marchandise à consommer. L'idée qui règne dans la logique de soin contemporaine n'est pas, comme Roland Gori nous le rappelle très justement, de soigner, mais de « *mettre en forme* »[23] (conformément à une *image* donnée). Cette logique de la forme s'est immiscée jusque dans le domaine le plus intime de l'homme, c'est-à-dire dans le discours de la psychologie (ou, si on reprend l'étymologie du mot, au sein de la sphère du discours de l'âme), en faisant notamment de la psychothérapie une discipline médicale basée sur des preuves scientifiques (EBM) censées normaliser les individus selon les critères du discours du soin. Quand elles sont appliquées idéologiquement, ces méthodes ont pour effet de briser le continuum entre la normalité et le pathologique établi et défendu par la psychanalyse. Nous assistons ici à une rupture avec une conception ancestrale de l'humain : comme Roland Gori nous l'apprend, l'une des visées des philosophies antiques et chrétiennes était la transformation de l'être du sujet afin qu'il soit capable de vérité. Ces disciplines encourageaient l'homme à s'ouvrir à son intériorité pour accéder à la connaissance de soi, condition nécessaire au soin de soi[24]. Nous nous trouvons aujourd'hui à mille lieues d'une telle conception de la santé.

Ainsi se dévoile un peu plus distinctement le troisième discours paradoxal.

[22] Il est notable que la psychiatrie, telle qu'elle est perçue au travers du DSM (manuel diagnostic et statistique des troubles mentaux), tend à considérer les troubles comme une déformation de l'être à reformer. C'est ainsi que le deuil normal peut y être perçu comme un épisode dépressif majeur, avec sa prescription d'antidépresseurs à la clef. Autre exemple probant : les troubles de la dérégulation de l'humeur qui auraient tendances à psychiatriser de banales colères infantiles. Ou encore la phobie sociale qui se substitue à la timidité. Il est tout aussi épatant de constater que le terme de narcissisme est sorti de ce manuel de classification des maladies mentales, ce qui montre peut-être à quel point cette particularité de l'âme s'est banalisée.

[23] À un point tel que les techniques de la médecine sont aujourd'hui utilisées non pas seulement pour corriger les accidents du corps mais aussi pour répondre aux désirs des individus. Voir à ce titre la procréation médicalement assistée (PMA) qui tend, dans certains pays, à être tout aussi bien appliquée chez des couples dont l'un des membres est infertile (et dont la cause de cette infertilité relève d'une réelle dysfonction physiologique), que chez des couples homosexuels ou des familles monoparentales désirant un enfant. On comprend d'autant mieux ce glissement sémantique que nous énoncions tout à l'heure au sujet de la définition de la santé.

[24] Le mot *soin* renverrait au germanique « *se soucier de, s'occuper* ». Se soucier renvoie quant à lui au latin *sollicitare* (*remuer, agiter*). Le *soin* vu dans ce sens est tout l'opposé d'une forme de béatitude.

Le 3ème discours paradoxal : le discours du soin

Afin de ne pas perdre notre très cher lecteur, nous jugeons nécessaire, à ce stade du récit, de lui proposer un bref résumé des lignes qui ont précédées : nous avons tout d'abord formulé l'hypothèse que deux types de corps sont particulièrement exaltés dans nos sociétés capitalistes : 1) le *corps-image* (*corps-narcissique*), modulable selon les envies de chacun et 2) le *corps-fonctionnel* (*corps-machine*) réduisant l'être humain à une fonction particulière du processus de production. Ces deux idées du corps caractérisent effectivement certains côtés essentiels de l'humain, mais elles ont pris une telle ampleur dans nos sociétés qu'elles englobent presque totalement les deux autres dimensions du corps que nous avons repérées dans notre analyse, à savoir le *corps-limite* et le *corps-étayage* (ou *corps-pensée*). Le sujet singulier est mis à mal.

Nous avons ensuite examiné la définition de la santé de l'OMS. Celle-ci nous indique qu'elle correspond à un état de bien-être complet devant être accessible à tous. Nous pensons bien entendu que les mots employés dans cette définition ne sont pas anodins. L'idée d'un complet bien-être évoque la fonction autrefois dévolue à la religion, mais aussi cette folle tentative de nos sociétés à vouloir combler d'une manière définitive le manque. Sont dès lors congédiés dans la case du réformable tous les individus dont les perturbations chatouilleraient un petit peu trop, au regard d'un bien-être tant souhaité, le corps et l'âme. Ce qui fait, à vrai dire, beaucoup de monde.

Ce qui suscite en nous le plus d'inquiétude, c'est que nous ne percevons par réellement l'idée de sujet pensant ni d'individu singulier dans le discours du soin procédural, si ce n'est par l'intermédiaire d'une nouvelle injonction du social à prendre soin de soi. Mais qui est ce *soi* finalement ? Ici existe peut-être une voie vers la réhabilitation de Descartes, par l'intermédiaire du doute employé par lui dans sa méthode et qui mènera le philosophe à cette conclusion bien connue : « *Je pense donc je suis* »[25]. Alors que nous percevons les aléas du temps qui passe sur notre corps, et que des millions de nos cellules se détruisent à un rythme journalier sans que nous ne puissions rien y faire, nous n'en éprouvons pas moins pour autant un sentiment de continuité de notre être dans le temps, y compris quand nous sommes traversés – c'est-à-dire relativement souvent – par des états affectifs aussi différents les uns des autres. Nous pensons que ce sentiment particulier d'exister, bien qu'il soit difficilement dicible, ne peut être réduit à une donnée biologique.

Ceci n'empêche pas notre société d'être sillonnée par une nouvelle configuration anthropologique qui change radicalement la manière du sujet à se percevoir lui-même et les autres. Cette transmutation ontologique ne va pas sans altérer nos relations sociales et notre rapport à l'altérité. La manière dont la société perçoit la santé, et la réponse qu'elle donne aux agitations traversant l'âme et le corps via le discours du soin et ses techniques gestionnaires, nous indique que le processus de réification de l'homme par l'homme s'est introduit jusqu'au plus intime de lui-même, ce qui n'a rien de profondément réjouissant[26]. Lorsqu'un sujet tombe malade, ou tout simplement lorsqu'il est traversé par des perturbations à certains moments de son existence, l'utilité (*corps-fonctionnel*) et l'*image* dont il témoigne sur la scène du social (*corps-image*) ne sont plus capables d'épouser l'Idéal dressé devant lui. De là s'exerce une pression quotidienne sur l'individu à se rendre « *comme maître et possesseur* » de lui-même par l'intermédiaire des offres de soins proposées sur le marché[27]. Alors que l'autonomisation de l'individu est vivement souhaitée, les prémisses nécessaires à cette autonomie (le *corps-limite* et le *corps-pensée*) sont rudoyées. Le sujet dépressif n'est pas loin.

Nous devrions vivre, grâce aux vertus des jouissances du corps, dans la société du bonheur. Et pourtant, les troubles psychiques prolifèrent (en particulier les conduites de consommations pathologiques telles que l'anorexie, la boulimie ou encore la toxicomanie). Il n'y a jamais eu, au sein de nos sociétés, autant d'absorption d'anxiolytiques et de tentatives de suicides. Exhorté à moduler de l'extérieur les aléas perturbants son état intérieur pour le rendre conforme aux logiques du marché, l'homme joyeux broie du noir. Et tandis que les profits de Big Pharma prolifèrent, l'éradication du mal-être dans des temps records devient une injonction afin de réhabiliter au plus vite, sur le circuit de la production de biens et services, des chairs blessées au plus profond de leur âme. *En*

[25] Le malaise de nos sociétés n'est pas dû, selon nous, à l'existence du narcissisme en tant que tel. Ce qui est plus problématique, c'est quand on s'arrête à lui, ce que Descartes semble avoir fait. Nous pouvons donc consentir à l'existence de cette prémisse tout en en tirant une conclusion différente. Ceci nous évoque également les propos d'Adam Smith sur la condition humaine où la prémisse indique que l'humain recherche son intérêt dans l'action (ce qui n'est pas faux en soi). Ce qui est plus embarrassant c'est quand, partant de ce constat, on encourage l'individu à se comporter conformément à la prémisse (logique du libéralisme économique et de la Main Invisible).

[26] Que l'on nous entende bien : outre la définition du soin que nous avons donnée, ce ne sont pas les techniques de soins modernes qui nous posent souci (une opération d'un organe doit, forcément, en passer par l'acte opératoire, c'est-à-dire par des gestes méthodiques qui font appel au corps-fonctionnel) mais la manière dont ces méthodes sont utilisées, comme si elles pouvaient suffire seules pour poser un acte de soin.

[27] Y compris par le foisonnement de l'alimentation Bio.

Marche !, semble énoncer le social, « *et si tu te retrouves un genou à terre, tu n'as qu'à prendre soin de toi par les innombrables techniques d'optimisation de toi-même qui te sont proposées* ». Pour mieux saisir le paradoxe de ce discours, nous renvoyons le lecteur à la définition du mot soin que nous avons énoncée un peu plus haut dans cet article. Comment serait-il possible en effet de prendre réellement soin de soi quand l'individu singulier est à ce point vidé de sa *substance ?* Nos sociétés contemporaines semblent n'avoir jamais autant glorifié l'individu, alors qu'en réalité elles le honnissent ; et tandis que social voue un culte à ce qu'il perçoit comme être, c'est le paraître qui est célébré, un peu comme si le paraître fonctionnait comme une prothèse à même de combler les manquements de l'être. Le malaise que nous ressentons encore une fois face à ce constat ne se situe pas dans le fait que le paraître endosse cette fonction précise au sein de la culture – il en a, nous semble-t-il, toujours été ainsi – mais que tout se passe comme si le paraître se prenait pour l'être dans toutes les sphères de l'existence. C'est un peu, en somme, comme si le costume se prenait pour l'acteur (bien qu'il soit vrai que tout acteur a besoin du costume pour jouer sa représentation). On en arrive à l'émergence d'une société où les individus se soucient moins d'eux-mêmes que de l'*image* qu'ils se font d'eux. Prendre soin de soi s'apparente à une attitude qui consiste exclusivement à dorloter l'*image* que l'on se fait de soi : c'est-à-dire cet *être-corps-machine* esthétique sans failles, jouisseur de la vie, toujours fonctionnel, efficace et rentable.

L'individu postmoderne n'est plus convié à penser, comme le médecin et philosophe George Canguilhem l'invitait à le faire, qu'il est *corps et âme*, mais qu'il a *une âme qui est = au corps*, l'âme étant réduite à l'*image* d'un *corps-machine* esthétique amenée à réfléchir préférentiellement sous un mode opératoire[28]. Ce discours du soin que nous décrivons est d'autant plus nauséabond qu'il est saupoudré d'une sollicitude de surface. Nous espérons en avoir extrait perceptiblement son venin et citerons encore une fois Roland Gori qui complète merveilleusement bien notre réflexion : « *Et si notre idéologie actuelle de la santé, si les campagnes publicitaires de prévention, les formidables appareillages des données épidémiologiques et des définitions standardisées des protocoles de diagnostic et de soins de l'evidence base medecine (EBM) produisaient plus de mal que de bien ? Et si les tentatives pour optimaliser la santé et le bonheur des populations conduisaient à une forme douce de totalitarisme ? Et si cette forme douce de totalitarisme s'avérait elle-même un totalitarisme de la forme, un conformisme ?* »

Au risque de redondance, il semble opportun, avant d'envisager une nécessaire conclusion, de résumer nos propos : la raison procédurale, encouragée par la philosophie cartésienne et les progrès techniques et scientifiques réalisés depuis la Renaissance, conduit peu à peu notre culture à une représentation essentiellement instrumentale du corps et du psychisme. Cette représentation machinique, reliée à l'idée d'un homme tout-puissant, induit l'idée d'une fonctionnalisation sans failles du corps et de l'âme : elle épouse le système capitaliste. Le souci de soi et l'institutionnalisation du soin dans nos cultures se greffent conformément aux idéologies du productivisme et du consumérisme, la première demandant un rééquilibrage toujours accru du corps et de l'âme par souci de rentabilité, la seconde faisant du paraître et de l'*image* de soi un *objet* à mettre en valeur et à consommer ; le *corps-image* et le *corps-machine* sont célébrés par le discours paradoxal du soin sous couvert d'un souci de soi. Le corps et la pensée sortent tous deux du registre de l'être pour rentrer dans celui de l'avoir : ils deviennent tant et plus des biens producteurs, consommant et consommables, bref, des marchandises échangeables sur le marché. L'individu se retrouve, au plus intime de lui-même, absorbé dans et par la logique de la marchandisation[29] ; il n'est pas réduit à la marchandise par une force extérieure, mais se prend, de lui-même et en lui-même, c'est-à-dire par ses propres forces internes dévoyées, pour une marchandise.

Conclusion

Ce texte évoquera certainement chez nos lecteurs une représentation pessimiste du monde et de l'homme. Nous pensons en réalité que ce terme est un terme creux et qu'il ne pourrait témoigner de notre vision des choses. Nous espérons à vrai dire que le lecteur sentira, dans les lignes qu'il aura parcourues, une ode à l'existence.

Il est néanmoins évident que l'*image* a pris un telle ampleur dans notre culture qu'il est difficile, pour peu que l'on veuille bien admettre nos hypothèses, d'être profondément enthousiaste, en dépit du foisonnement des revendications – gilets jaunes et jeunes marcheurs pour le climat en prime –, non seulement quant à l'état de notre civilisation (de plus en plus d'individus s'accordent aujourd'hui pour signifier un malaise), mais surtout quant

[28] Pour reprendre le schéma du psychanalyste Paul Racamier sur la paradoxalité que nous avons déjà cité dans d'autres articles, nous ne sommes pas ici en présence d'un discours ambivalent (qui admettrait l'existence de *a* – le corps – *et non a* – l'âme) mais plutôt face à un discours paradoxal (*a= non a*, c'est-à-dire que les différentes dimensions de l'âme et du corps – particulièrement la limite et la pensée – se confondent dans le *corps-machine-image*).

[29] Ce, et nous insistons là-dessus, au sein même des mouvements altermondialistes et anticapitalistes. Ces derniers sont tout autant potentiellement aliénés à l'image que le reste de la société. Voir à ce titre la médiatisation de certaines figures des gilets jaunes ou de Greta Thunberg.

aux possibilités d'évolutions positives de nos sociétés, au regard de l'endroit où elles se trouvent actuellement prises par l'*image*.

Au fur et à mesure de son avancée, l'homme a toujours cru d'avantage en sa faculté à devenir *comme*[30] *maître et possesseur de la nature*. Cette croyance édifiée sur l'*image* de Dieu, c'est-à-dire sur l'idée que l'homme se fait inconsciemment de lui-même, encourage la fabrication d'hommes-dieux qui désirent, tous autant qu'ils sont, se prendre eux-mêmes et les autres comme *objet* de maîtrise.

Le discours du soin qui émerge, tel que nous avons tenté d'en dresser le portrait dans ce texte, n'est pas la cause mais la conséquence d'une rationalisation exagérée de l'existence entamée dès l'avènement de la société capitaliste. Aidé par le déclin du projet d'autonomie, ce discours n'a pu se déployer dans le temps et les espaces qu'à travers une extrême stimulation du projet de maîtrise, encapsulé dans l'aube des sociétés humaines, et magnifié par l'émergence du capitalisme. Mais à vouloir gérer de la sorte son patrimoine personnel et l'environnement qui l'entoure, l'homme assiste bien malgré lui, comme le mentionnent Roland Gori et Marie-José Del Volgo, *au meurtre de l'humain qui s'accomplit par un souci d'ordre. Et, lorsque les individus eux-mêmes gouverneront leurs conduites et leurs comportements en se corrigeant de leurs écarts par un auto-diagnostic déduit d'un logiciel et traité par des psychotropes, lorsque les solitudes juxtaposées s'entraîneront grâce à des méthodes apprises par les thérapies cognitivo-comportementales, alors l'ordre règnera. L'ordre y règnera, mais y aura-t-il encore un sujet pour s'en apercevoir ?* Le souci d'ordre préfigure ici la chose figée ; il n'est donc pas éloigné de la mort du sujet pensant. C'est bien de ce sujet en décroissance dont il est question dans nos écrits.

Meurtre de l'âme, favorisé par la langue envenimée du discours paradoxal qui constitue, nous l'avons déjà mentionné dans d'autres textes, une défense contre l'ambivalence et donc contre la conflictualité. C'est-à-dire que, là où la conflictualité nous apparaît comme une dynamique, le discours paradoxal a pour effet de figer l'être ; tout comme le conformisme, il aspire au statique. Il sidère la pensée.

La conflictualité dont nous parlons ici se situe initialement entre quatre différents types de corps reliés, qu'on le veuille ou non, les uns aux autres : alors que le *corps-image* narcissique désagrège une limite (le *corps-limite*), devenue trop encombrante entre l'individu et les *images* qui se dressent devant lui au point de le confondre avec elles, le *corps-fonctionnel* tend à englober aujourd'hui le *corps-étayage* d'où se déploie la pensée, la réduisant ainsi à un ensemble d'opérations cognitives modulables par des techniques de soin appropriées. Nous ne nous trouvons pas ici face à un discours ambivalent qui reconnaîtrait l'existence de *a et non a* (« *Je suis corps et âme* »). Nous sommes plutôt confrontés à l'énonciation d'un discours paradoxal (*a = non a*) qui dit quelque chose de cet ordre : « *Soignes-toi par les techniques d'optimisations de toi-même* ». Ce discours tend à annuler la conflictualité issue de l'entrechoquement des quatre corps entre eux (la pensée, nommée raison, se confond avec le *corps-machine* procédurier ; le *sujet narcissique*, n'étant plus délimité de son environnement, se noie dans l'*image*).

Voilà que le libéralisme se mord la queue. Alors qu'il encourage l'émergence d'un individu libre de ses choix et autogestionnaire de son entreprise personnelle (de son capital humain), il invite, dans le même mouvement, les sujets à se fondre dans l'*image* de l'individu narcissique et performant, vivant dans un bien-être complet. Le libéralisme se confond bien malgré lui avec le conformisme, ce qui aurait tendance à situer un peu plus distinctement le nœud du discours paradoxal que nous avons introduit dans nos premiers textes. Il en sera nécessairement question dans nos prochains écrits.

Un point essentiel devrait néanmoins nous réjouir. Dès que l'on rote, que l'on chie, que l'on aime et que l'on baise, nous sommes renvoyés à l'inadmissible vérité : quelque chose nous échappe. Ceci nous fait dire que l'homme possède en lui-même des limites insoupçonnées. Ce constat au seuil de l'indicible a pour effet d'alimenter, dans une société ayant substitué presque totalement l'idée de maîtrise à celle d'autonomie, une haine toujours plus vivace mais non moins retournable en son apparent contraire de ce qui ne peut qu'être, par essence, non chosifiable : l'homme.

Bienvenue dans un monde où le souci de soi (n) préforme l'individu désossé de lui-même.

La suite, *Le 4ème discours paradoxal : Le discours du s(')avoir : la société formatée*, dans le prochain numéro

Kenny Cadinu

[30] Il nous nous saute aux yeux, en rédigeant ces lignes, que Descartes aurait pu ne pas employer la conjonction « *comme* » quand il a écrit son texte. Ce que nous désirons signifier, c'est que Descartes n'a peut-être jamais prétendu que l'homme devait devenir maître et possesseur de la nature, mais agir *comme* s'il l'était, ce qui est foncièrement différent. Énoncer, face au miroir : « *Je suis l'image qui se reflète dans ce miroir* », n'est pas la même chose que de dire « *Le miroir agit comme un reflet de mon corps* ». L'illusion de maîtrise n'est qu'une illusion. Même si l'homme postmoderne, à l'image du nourrisson, semble considérer cette illusion comme une réalité, la conjonction *comme* possède peut-être les germes d'un deuil sur lequel nous pourrions bâtir quelque chose.

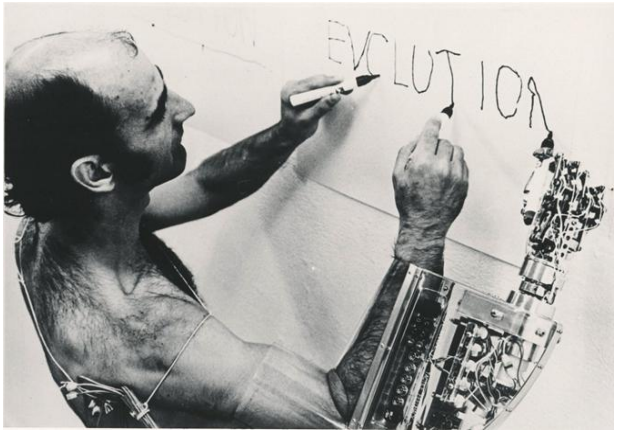
Politique

Alerte ! Les eugénistes reviennent

Ce 11 mars 2019, était publié sur le site de *Trends-Tendances* une chronique d'Amid Faljaoui, directeur des magazines francophones de Roularta. Au-delà du titre déjà plus qu'inquiétant en soi, « *Serons-nous bientôt obligés d'augmenter artificiellement le QI de nos bébés ?* », l'opinion exprimée dans cet article révèle des tendances perverses à l'œuvre dans nos sociétés : elle implique la soumission aux évolutions induites par des dominations technocratiques et économiques déclarées inévitables. Devons-nous les accepter ?

M. Faljaoui a eu l'imprudence de lire une autre chronique, celle de Laurent Alexandre. On sait que ce dernier est, dans le monde francophone, l'infatigable promoteur médiatique du projet transhumaniste. Venu des États-Unis, ce projet entend transformer en profondeur notre commune humanité en soumettant des humains à des manipulations technologiques ou génétiques censées les « augmenter ».

La spécificité de Laurent Alexandre est d'admettre, du bout des lèvres, que le transhumanisme n'est peut-être pas désirable mais qu'il est obligatoire dans le cadre d'une compétition internationale : sans cela, nos contrées, et l'Europe en général, seraient définitivement perdantes, en particulier face aux États-Unis mais surtout face à la Chine. On reconnaît là l'application de la théorie du *Choc des civilisations* promue par Samuel Huntington dès 1996. La guerre (qui se doit d'être éternelle comme l'a montré Georges Orwell) ne se déroulerait plus entre États mais entre civilisations, avec les épouvantails des civilisations, islamique et ici chinoise.



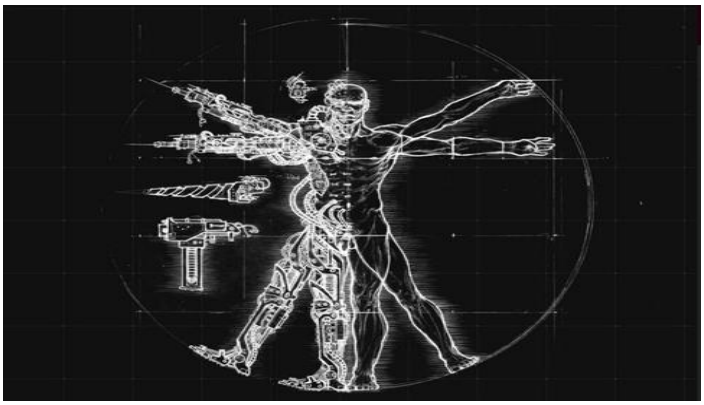
En effet, M. Faljaoui relaie le propos de Laurent Alexandre qui pense (aucune preuve donc) « *qu'un chercheur chinois, sous prétexte de soigner deux jumelles pour les protéger contre le sida contracté par leurs parents en a "profité" pour modifier génétiquement le cerveau de ces deux bébés* ». L'urologue-futurologue peut donc développer son thème favori : il faut, nous aussi, modifier génétiquement nos bébés sous peine de déclassement. On reconnaît, étendue au niveau international, la logique centrale du transhumanisme : vu la compétition acharnée qui va encore croître entre les individus, seuls les plus aptes, c'est-à-dire ceux qui accepteront d'être artificiellement augmentés s'en tireront. Alexandre, relayé par M. Faljaoui, le proclame d'ailleurs sans fard : « *L'intelligence est depuis toujours la clé de tous les pouvoirs, les gens pas très intelligents ont toujours été les domestiques des autres*». Il faut entendre le héraut du transhumanisme se féliciter dans une conférence devant des élèves de polytechnique: vous et moi, les intelligents, nous allons nous en sortir, mais les pauvres hères non augmentés auront bien du mal à survivre, les pauvres. Jamais avare de généralisations abusives et méprisantes, le transhumaniste conclut : « *Peut-on ne rien faire alors que la Chine fabriquerait des bébés surdoués à la chaîne ?* »

75 ans auront donc suffi à certains pour oublier l'horreur de l'eugénisme nazi, qui, dans un objectif déclaré de domination totale, croisait jeunes femmes et jeunes hommes blond.e.s aux yeux bleus ? Aujourd'hui la technique est modernisée et mieux contrôlée, en la confiant aux manipulations génétiques sur gamètes en laboratoire. Nos enfants ne seraient donc plus des êtres autonomes auxquels on essayerait de donner les meilleures chances dans la vie mais des objets que l'on formaterait, manipulerait, artificialiserait, avec l'aide de l'argent public, pour en faire les cyborgs vainqueurs dans la société d'hyper-compétition, déjà à l'œuvre ?

Les rayons des libraires regorgent de livres sur le transhumanisme. Souvent le fait de philosophes, ils tirent quasi tous la sonnette d'alarme : le monde politique néglige une vague de fond venue de la Silicon Valley, où des multinationales plus puissantes que la plupart des États, nous fabriquent un avenir où les humains auront perdu toute autonomie et seront à la merci d'un monde technologique et consumériste auquel ils devront s'adapter ou devenir, comme le disent entre eux les transhumanistes, « *les chimpanzés du futur* ». Les plus lucides de ces penseurs, tels Olivier Rey dans son livre *Leurre et malheur du transhumanisme*, montrent même que la propagande transhumaniste n'a pas pour but de faire advenir les fantasmes qu'elle décrit mais à nous faire accepter les avancées technologiques déjà contestables aujourd'hui et aussi nous bercer d'illusions pour nous faire accepter un quotidien de plus en plus pénible et anxiogène. Face au mal-être causé par notre obligation de nous soumettre aux technologies « disruptives », on nous en propose encore plus!

Plus inquiétant peut-être que les affabulations de M. Alexandre et consorts, est le constat que les visées transhumanistes sont reprises dans un document publié par le centre d'études du MR titré *Vers un transhumanisme libéral ?* On savait que Corentin de Salle, le très à droite directeur du Centre Jean Gol, était un transhumaniste mais on ne se doutait pas qu'il avait une telle néfaste influence sur la pensée d'un parti politique important de notre communauté. On constate que le parti libéral francophone a de la peine à se définir sur le plan strictement politique mais on peut comprendre ce malaise si, en profondeur, il est traversé par les idéologies en totale contradiction avec l'humanisme libéral, respectueux de l'individu, que ses prédécesseurs ont largement contribué à faire advenir dans nos sociétés.

Alain Adriaens, Christine Decantere, Michel Dehon, Michèle Gilkinet, Paul Lannoye, Bernard Legros, Pascale Ramet-Rivages, Michel Weber, Jean-Pierre Wilmotte



Le petit passéiste

La peine écologique

Ce terme de « *peine écologique* » est développé par Servigne, Stevens et Chapelle dans leur récent livre *Une autre fin du monde est possible*[31]. Il désigne cette émotion qui envahit ceux qui réalisent que « *les changements globaux détruisent les savoirs et usages construits en lien avec un territoire et des êtres vivants, en particulier dans les cultures et populations qui entretiennent des liens étroits avec le monde naturel. Il en résulte une perte d'identité, et par conséquent de profonds sentiments de peine.* »

Récemment, ayant quatre ou cinq heures à perdre à quelques encablures des lieux où j'ai grandi, j'en ai profité pour me balader sur les terrains de jeux, sur les chemins d'aventure de mes jeunes années. Ce petit chemin de terre où, à vélo avec Catherine (elle ne s'appelait pas Paulette), « *nous faisions naître des bouquets changeant, de libellules, de papillons et de rainettes…* », est devenu une large route asphaltée. Les prés voisins ont fait place à un crématorium et à un dépôt de matériaux de construction… Plus d'ornière traîtresse qui m'avait valu un bain dans un fourré d'urticantes orties (vacciné à vie contre les rhumatismes m'a dit la sagesse populaire). En bas de ce qui était alors une « dangereuse » descente en cendrées, on trouvait « Les Trois Ponts », antique viaduc de briques qui menait la voie ferrée vers Les Charbonnages du Nord de Gilly. Disparu pour faire place au Ring Est de Charleroi et donc, le petit ruisseau que surplombait ce pont est dès lors devenu un puant égout, mi-canalisé, mi-enterré.

Un peu plus loin, je gravis le terril dit « *du mau michi*[32] » qui, à 12 ans, m'avait valu une éphémère gloire en remportant la course de la descente-suicide du raide flanc nord grâce à ma technique personnelle dite « *que des bonds* ». Ce terril est aujourd'hui réduit de moitié car une société irlandaise du nom de Ryan (ça ne s'invente pas) a récupéré le charbon qui était encore mêlé au schiste dit « stérile ». Naguère, sur ce terril, dont une partie était vieille de plus d'un siècle et avait vu pousser une belle forêt, nous allions déguster des mûres et cueillir des champignons. Il est hélas revenu au premier stade de la colonisation d'un pierrier par la végétation, avec buddleias et maigres bouleaux (les deux arbrisseaux à semences ailées). Il faut dire que là-haut, le vent souffle encore rudement quand on souhaite admirer le panorama à 360° du pays noir.

---

[31] Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, Dominique Bourg (préface), *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement (et pas seulement y survivre)*, Seuil, collection Antropocène, 2108, 323pp. 19€.

[32] « Mal foutu » en wallon.

Un peu plus loin, je redécouvre un autre terril, non remanié celui-là, où la pression exercée par les milliers de tonnes de roches a mis le feu aux restes de charbon enfouis en profondeur. De quelques crevasses s'échappent des vapeurs aux parfums de soufre. Quelques mètres carrés brûlants sont dépourvu de toute végétation et, un plus loin, des zones tièdes voient, en plein hiver, pousser de très vertes mousses où de malignes coccinelles viennent passer la dure saison au chaud. La nature trouve toujours un chemin, même dans les endroits les plus dégradés, pour s'adapter. Evidemment, les espèces fragiles, en bout de chaîne trophique, telles *homo sapiens*, seront probablement les premières à disparaître. Ne partageant pas la revancharde logique du livre d'Yves Paccalet, *L'humanité disparaître, bon débarras !*[33], au terme de ce retour dans un passé, pourtant éloigné d'un demi-siècle seulement, je ressens douloureusement ce que nos amis collapsologues appellent la peine écologique : ce sentiment de ne plus pouvoir retrouver le milieu de vie qui est le mien, d'être déraciné, hors-sol dit Bruno Latour dans *Où atterir ?*[34].

Tristesse et colère mêlées s'agitent en moi et, regagnant mes urbaines pénates, je me dis que si la bonne Dame Nature me donne encore quelques années à résister aux pesticides et autres polluants hypermodernes, je les consacrerai, encore et toujours, de toutes mes forces déclinantes, à lutter contre ces adeptes de la démesure qui, en détruisant la Terre où nous sommes nés, nous causent déjà de grandes peines (écologiques) avant, peut-être, de détruire des millénaires de civilisation.

Alain Adriaens

[33] Yves Paccalet, *L'humanité disparaîtra, bon débarras*, J'ai Lu, 2007, 190pp., 5€.

[34] Bruno Latour, *Où atterrir*, La Découverte, 2018, 156pp.,12€.

Le dictionnaire Novlangue[35]

Autonomie : Capacité d'un sujet à pouvoir entreprendre, réaliser du profit, dominer son prochain. Ou capacité d'un employé à pouvoir s'impliquer dans son travail en devenant l'entrepreneur de sa propre tâche.

Collaborateur : Non pas salarié d'une entreprise mais collaborateur actif aux succès (mais aussi et bien malgré lui) aux déboires de celle-ci.

Limite : terme devenu tabou sauf quand il s'agit de l'employer afin d'exhorter au dépassement de l'impossible.

Qualité de l'air : Aujourd'hui, il vaut mieux dire que l'on mesure la qualité de l'air afin d'éviter de prononcer une phrase ô combien plus fâcheuse : on va mesurer le taux de pollution dans l'air.

[35] Langage réduisant le nombre ou changeant la définition des mots afin de détruire la pensée et de dénaturer la réalité. Ou, dit en langage novlanguien : diminution ou changement de définitions des mots de la langue afin, non pas de rigidifier les conversations, mais de les simplifier.

AGENDA

Jeudi 11 avril 18:30-21:30
Conseil de coordination et de réflexion politique

Notre Conseil se réunira, tous comme les deuxièmes jeudis du mois, de 18h30 à 21h30.

Pour rappel il est ouvert à tous les membres du mpOC qui en reçoivent l'OJ et les rapports.

+ d'infos : *info@objecteursdecroissance.be*
En cas de soucis ce jour-là : 0476/ 86.03.05

Mundo-N, rue Nanon 98, 5000 Namur

Mercredi 17 avril 11:30-14:00
Journée internationale des luttes paysannes

À quelques semaines des élections, avec les paysan-ne-s et leurs allié-e-s, nous nous rassemblerons devant le parlement wallon de 11h 30 à 14 h pour :

• Rappeler que le modèle alimentaire dominant détruit la planète et l'agriculture paysanne, chez nous comme aux 'sud'.

• Exiger une politique agricole cohérente. La réforme de la PAC doit avoir pour premier objectif de soutenir l'agriculture familiale et paysanne, et non l'agrobusiness qui détruit notre climat. Aussi, il est impératif de refuser les accords de libre-échange, qui accroissent le pouvoir des transnationales de l'agroalimentaire et mettent les producteurs-rices du monde entier en concurrence, nuisant à leur dignité, à l'environnement et à la qualité de notre alimentation.

Des producteur-trice-s, des citoyen-ne-s, sont engagés depuis longtemps à la transformation des systèmes alimentaires ici et ailleurs. Il est indispensable que tous les niveaux de pouvoir s'engagent à leur tour.

Vendredi 26 avril 15:00-17:30
Manifestation pour la fermeture immédiate des réacteurs belges les plus dangereux

À la date anniversaire de la catastrophe de Tchernobyl du 26 avril 1986

Une action similaire sera menée simultanément à Cologne.

Horaire

15 h : rassemblement à la gare du Nord (côté boulevard Simon Bolivar).

16 h : début de la manifestation.

Vers 17 h : fin de la manifestation.

Déroulement

Vers 16 h, les manifestants se rendront en cortège devant le siège d'Engie-Electrabel situé à 400 m de la gare.

À la fin de la manifestation, toutes les personnes présentes seront invitées à se coucher par terre pendant 1 minute pour évoquer les conséquences d'un accident nucléaire grave ; le début et la fin de cette action finale seront signalés par sirène et mégaphone.

Pas de discours prévu en fin de manifestation. N'oubliez pas vos pancartes et calicots pour montrer nos exigences à Engie et au pouvoir politique, ni de prévoir ce qu'il faut pour se coucher par terre..

Lundi 29 avril 19:00-21:30
Décroissance : de l'utopie à la réalité

Un atelier de réflexion en écologie sur le thème de la décroissance.

Quand bien même une croissance infinie dans un monde fini serait possible, ne faudrait-il pas questionner le sens du toujours plus ?

Il s'agit d'une rencontre conviviale de travail de plus ou moins 2h30 où les participants mènent individuellement et collectivement une réflexion sur un sujet lié à l'écologie. À partir d'une présentation de 15 à 20 minutes maximum (courte vidéo, présentation par duapositives, témoignage, etc.) chacun apporte son expertise, son expérience, son point de vue, qu'il partage avec l'ensemble du groupe avant d'entamer un travail de réflexion et de propositions en sous-groupes. Ce travail en sous-groupes sera suivi d'une synthèse des travaux de réflexion et de l'élaboration de pistes d'actions et de propositions.

Quelques principes :

1. Chacun partage ce qu'il a compris, tel qu'il l'a compris, là où il l'a compris avec l'ouverture d'esprit nécessaire pour nuancer son propos ou changer d'avis si l'on est convaincu par les arguments des autres participants.

2. Les propositions et actions doivent être envisagées localement dans sa région d'influence.

Rôle de la convivialité

Le plaisir à se regrouper est fondateur du travail qui pourra être fait ensemble, et de l'envie que chacun aura de voir évoluer la société, par opposition à un fatalisme ambiant.

Inscription (le nombre de places est limité)

info@ecocentre-oasis.be – 0485 36 08 54

Atelier organisé par l'écocentre Oasis en collaboration avec Mons en Transition

Maison des Ateliers (Bains Douches) – 12, rue de Malplaquet à 7000 Mons dés 19h

Mercredi 8 mai 19:00-21:00
Résister à l'agression publicitaire

Un atelier de réflexion en écologie sur le thème de la publicité qui resserre de plus en plus son emprise sur nos consciences.

La publicité se présente comme un art, une culture, une machine à rêves. En réalité, elle façonne des besoins de consommation, véhicule des stéréotypes, pousse au toujours plus.

Il s'agit d'une rencontre conviviale de travail de plus ou moins 2h30 où les participants mènent individuellement et collectivement une réflexion sur un sujet lié à l'écologie. À partir d'une présentation de 15 à 20 minutes maximum (courte vidéo, présentation par diapositives, témoignage, etc.) chacun apporte son expertise, son expérience, son point de vue, qu'il partage avec l'ensemble du groupe avant d'entamer un travail de réflexion et de propositions en sous-groupes. Ce travail en sous-groupes sera suivi d'une synthèse des travaux de réflexion et de l'élaboration de pistes d'actions et de propositions.

Quelques principes

1. Chacun partage ce qu'il a compris, tel qu'il l'a compris, là où il l'a compris avec l'ouverture d'esprit nécessaire pour nuancer son propos ou changer d'avis si l'on est convaincu par les arguments des autres participants.

2. Les propositions et actions doivent être envisagées localement dans sa région d'influence.

Rôle de la convivialité

Le plaisir à se regrouper est fondateur du travail qui pourra être fait ensemble, et de l'envie que chacun aura de voir évoluer la société, par opposition à un fatalisme ambiant.

Inscription (le nombre de places est limité)

info@ecocentre-oasis.be – 0485 36 08 54

Atelier organisé par écocentre Oasis en collaboration avec Mons en Transition

Maison des Ateliers (Bains Douches) – 12, rue de Malplaquet à 7000 Mons dès 19h

Jeudi 9 mai 19:00
Réapprendre à vivre sur Terre

Conférence-débat avec Julien Lebrun, philosophe.

Depuis leurs origines, les sociétés modernes se sont instituées sur le déni des liens intimes que nous tissons avec l'environnement, se limitant à un rapport instrumental et scientifique avec celui-ci. Or, il ne s'agit pas simplement d'un point de vue que nous pourrions accepter ou refuser mais de la façon dont nous concevons spontanément et intuitivement notre monde. Tous nos gestes quotidiens, même les plus anodins, reposent ainsi sur cet imaginaire. La technique ne résoudra aucun des enjeux du siècle. Car ce n'est pas d'une révolution verte — par la technique — dont nous avons besoin, mais d'une révolution de nos esprits : nous devons réapprendre à vivre sur Terre.

Julien Lebrun est philosophe, enseigne dans une école secondaire à Bruxelles. Vient de paraître son premier essai, *Vivre sur Terre. Comment dépasser le nihilisme contemporain ?*, aux éditions L'Harmattan.

Organisé par le mpOC-Liège avec le soutien d'Attac-Liège.

À la salle Lumière de l'ULiège, place du XX août 7 (2ème étage), à 19 h 30, accueil dès 19 h. Entrée à prix libre.

Rédaction

Ce journal, bien plus qu'un bien de consommation, se veut ouvert et participatif : dès lors, envoyez-nous, si vous le souhaitez, vos réflexions, articles ou propositions d'actions à l'adresse :

escargotdechaine@objecteursdecroissance.be

Vous retrouverez le prochain numéro de *L'Escargot déchaîné* en juin. Peut-être avec votre participation ?

Ont participé à ce numéro

Coordination : Kenny Cadinu

Relecture : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Michèle Gilkinet, Bernard Legros et Jean Pierre Wilmotte

Photo de couverture : Photo d'une œuvre de Gérard David, extrait de "Repos pendant la fuite en Egypte » François Lapy

Rédaction de ce numéro : Alain Adriaens, Kenny Cadinu, Thierry Fragile, Michèle Gilkinet et Marie-Eve Tries

Contacter le Mouvement

- Rédaction de L'Escargot déchaîné escargotdechaine@objecteursdecroissance.be
- Secrétariat : *info@mpOC.be*
- Porte-parole : *presse@objecteursdecroissance.be*
- Conseil de coordination et de réflexion politique (organe de décision du Mouvement en dehors des AG) : *info.conseil.politique@objecteursdecroissance.be*
- Groupe local de Liège : *info@liege.mpOC.be*

Ce monde d'acier et d'argent,
Je le fuirai par le premier chemin venu.

Dès le crépuscule je me faufilerai,
Bien avant que le soleil n'éclaire vos usines
Et c'est sans regrets que je prendrai la clé des champs,
Sans remords, sans tristesse et surtout sans argent.

Rien ne peut m'empêcher de fuir un monde devenu fou,
Dévoré par la pollution, par le rendement et par les suicides.
Je préfère divaguer sur les sentiers et rêver en chemin.

* * *

Pour un petit enfant,
Pour un peu de lumière,
Pour un malade qui attend,
Pour un pauvre en prière,

Je demande un rien de paix
À ce monde qui tourne fou,
Je voudrais un peu de calme
Pour ces faibles cris,

Je vais demander
Aux radios de se taire,
Aux télés de s'éteindre,
Aux autos de parquer.

Je vais demander
À tous de se recueillir,
Je vais leur demander
D'écouter simplement,

Même si cela semble inutile,
D'écouter cet enfant,
De voir ce peu de lumière,
Ce malade qui attend,
Ce pauvre en prière.

Thierry Fragile

ADHÉRER[36]

Nous ne recevons aucun subside : nous vivons des cotisations de nos membres. Adhérer au mpOC est une manière de soutenir notre action et l'objection de croissance. Nous sommes ouverts à qui le souhaite : n'hésitez pas à venir nous rejoindre et partager vos projets d'actions et vos réflexions avec nous, au sein d'un groupe local, en assemblée générale ou au Conseil de coordination et de réflexion politique !

Bulletin d'adhésion au Mouvement politique des objecteurs de croissance

à envoyer à : mpOC, rue du Rondia 8, 1348 Louvain-la-Neuve

Je soussigné·e

Nom:…….…… Prénom:……..……..……..……..

Adresse:……..……..……..……..……

Code postal:……..…. Commune:…..……

Informations optionnelles :

Adresse courriel:……..……..……..

Tél. fixe:……...……

GSM: ……..……..……..……

O membre effectif (je souscris au manifeste et aux statuts)

O membre sympathisant (je souscris au manifeste)

Je m'engage à payer la cotisation annuelle sur le compte du Mouvement politique des objecteurs de croissance, 523-0803113-28 IBAN : BE37 5230 8031 1328 - BIC : TRIOBEBB .

La cotisation est libre, à partir d'1 euro. Le montant suggéré est de 30 euros.

DATE:……..…… **SIGNATURE :**……..……..……

• **Vie privée** : le Mouvement s'engage à n'utiliser les données personnelles fournies par ses adhérents que pour les besoins exclusifs de sa communication et de ses activités internes.

• **Adresse courriel** : le courriel est notre moyen de communication préféré pour vous contacter à ce jour de la mise en place de notre organisation (convocations aux assemblées générales, lettres d'information…). Si vous n'en avez pas, vous recevrez les convocations et de l'information par voie postale ; merci d'essayer cependant de nous fournir l'adresse courriel d'un·e de vos ami·e·s.

[36] Vous pourrez télécharger le bulletin d'adhésion à cette adresse : http://www.objecteursdecroissance.be/spip.php?article22*http://www.objecteursdecroissance.be/spip.php?article22*